

Finis Terra

Louis Lefebvre

Numéro 56, printemps 1993

L'offrande des vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15017ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, L. (1993). *Finis Terra. Moebius*, (56), 19–24.

FINIS TERRA

Louis Lefebvre

brazil

il y a de la neige dans les légendes ce soir
de la friture dans la voix des griots
les mythes sont en incident technique
prière de patienter quelques instants
le père du saint a la tête ailleurs
il rêve aux jambes de la déesse xuxa
le bœuf ne veut plus danser
le conteur a le pied lourd
le batteur la main trop molle
ses doigts tambourineraient sur le sélecteur t.v.
plutôt que sur la peau tendue des chèvres

dans les soupers de famille
les grands-pères
coupent le pain avec leur sabre
et fusillent à bout portant
ceux qui font trop de bruit avec la soupe
les vieilles femmes édentées
regardent les colonnes de fourmis rouges
pique-niquer dans leurs os et tout emporter
elles lancent des entrailles de rats aux urubus
cela porte bonheur
paraît-il
et de brûler aussi sur les plages
comme un cierge allumé
au fils du soleil

vous nous eux
nous sommes tous des incas
aux pas perdus dans les jardins noirs de l'amnésie
l'histoire est passée tout près
et repartie avec ses lansquenets et ses caparaçons
il ne nous est resté
que l'empreinte de la paille tressée pour notre sommeil
une soif inextinguible de silence
un écho de musiques de fontaines sous les manguiers

nous sommes des marins égarés sur le chemin de l'eldorado
nous avons fait naufrage ici
et oublié pourquoi nous étions venus
nous nous sommes reconstruit une vie
à partir de la palme des vautours et les yeux du manioc
sans comprendre le mode d'emploi
les instructions d'usage

nous marchons sur des plages brûlées
comme si elles menaient à tombouctou
ou tamanrasset
mais des pistes se sont effacées depuis longtemps
nous marchons dans le cœur noir du diable
sans carte pour nous guider
sans clepsydre ni sextant
les toucans ont avalé les boussoles

nous sommes tous les enfants vendus de l'ancien monde
les gitans nous ont achetés à nos parents
mais nous sommes tombés de leur roulotte en chemin
nous avons une *saudade* inexplicable qui vise à côté du mal
comme la pommade à iémanja qui ne peut guérir la plaie
nous nous pensons orphelins
mais nous avons bel et bien été vendus
toi par ton sorcier et moi par mon évêque
toi par ton cacique et moi par mon vicomte
nous avons tous été vendus
et depuis les singes s'amuse des fleurs qui poussent dans nos
yeux

pleine lune

ce soir

je ne veux pas voir cette lune
où des prêtres aztèques
égorgent des processions de vierges
et des enfants hurlants

ce soir

c'est la lune de turandot qui veille sur moi
la lune dont je ne tomberai pas amoureux
la lune que les sorciers du désert rétréciront
et repeindront aux couleurs de leurs ancêtres
dans des cérémonies inventées pour les touristes
et les photographes du national geographic
la lune où tintin me fait des grands bye-bye
où neil armstrong vend des chevrolats
et christophe colomb des gommes-balounes
avec des cartes et des astrolabes cachés à l'intérieur

ce soir

dans l'œil extrême des télescopes
on voit l'infiniment petit
sur l'escalier de l'adn
on croise sirius et andromède

ce soir

ils se sont encore trompés de décor
ils ont encore mis des porte-chapeaux
à la place des urinoirs
et monsieur magritte nous a tous coiffés de pierres

ce soir

c'est la lune à l'envers
et qui ne se sent pas très bien
ce doit être quelque chose qu'elle a mangé

ce soir

la lune est une beauté numide
excisée par ses frères
et qui se voile
parce que ce sont les yeux qui portent le mieux la haine
et qu'elle veut nous la donner à voir toute entière

ce soir

mante défroquée
turandot égorgera un autre de ses amants
lui mangera la tête pour le faire bander plus longtemps

si tu ne penses à rien petit homme
le désir te restera éternellement

canicule

ma ville brûle dans le rut des scies rondes
le solstice des dairy queen
et les chants d'amour des corvettes insomniaques
ma ville est un rêve d'enfant grec aux élytres brisés
ma ville est peuplée de fakirs
qui dansent sur les tessons du rire
ma ville dynamite dans la nuit du ciel ses angoisses de petitesse
et traîne ses pieds dans la musique des coquillages
ma ville est la foule aveugle attirée par l'accident du rythme
et le suicide des couleurs
ma ville est un homard perdu dans un boyau d'arrosage
ma ville sort d'elle-même et revient toujours
parce qu'elle ne s'est pas trouvée ailleurs
ma ville est le tour de passe-passe d'un gambler aux os agiles
la dent cariée qu'il faut toujours plomber
ma ville est radioactive tant elle s'endort
ma ville fait pousser des épices échevelées
dans la gorge des fleurs
ma ville est une paille dans l'iris des toucans
une escale oubliée sur le chemin de croix des condors

antilles

ici
je rêve de neige
et de la lune extrême des solstices
du ciel bleu coupant comme le verre et pur
sur des sentiers infinis
où fond le pas de la loutre
ici je me noie dans les équinoxes
mes traces sur le sable sont lavées
avant même que je ne pose le pied
ici les yeux se détachent des visages
et flottent seuls dans la nuit
l'histoire est phagocytée par les nombrils
les filles ont les yeux en amande
et les reins comme le zambèze
le pas traînant et la bouche pâteuse
de trop de désirs masculins

ici les enfants n'en peuvent plus d'attendre
la concupiscence des anciens
elles ont tout vu parce qu'elles ont vu le désir
et cela leur suffit
elles sont l'univers qui n'existe que pour être observé
selon la dernière loi de la thermodynamique

sienne

à sienne la folie voyage en chevaux d'apparat
par d'infinies ruelles
la musique proclame le rut de la pierre
par d'infinies lumières
une alchimie de mots déshabille les nerfs
on peut lire dans le vin que la nuit sentira le choucas
par d'infinis brouillards nagent
des couleurs qui ont perdu la mémoire
et la terre puise jusqu'au feu de son ventre
cette cuisson qui rendra tous les yeux volatils

divinités

les chamans font la queue
dans les soupes populaires
les sorciers quêtent des botches aux passants dans la rue
amon-râ a fermé son salon de bronzage
et quetzalcoatl n'accepte plus que les sacrifices végétariens
et les dons d'organes pré-stérilisés :
les dieux sont finis paraît-il
ou partis en retraite
dans des paradis fiscaux antillais
que personne ne pleure
c'est très bien ainsi
que personne ne mette de cierge
à sa fenêtre la nuit
depuis longtemps que les dieux travaillent
et mettent des sous de côté
à nos dépens

laissons-les profiter
laissons zoroastre et yahvé terminer leur partie de golf
laissons xango jouer aux dés avec jésus
il y a de si belles tuniques à gagner
laissons aton se brûler les yeux
à trop regarder les éclipses
avec des lunettes fumées cheap
laissons aphrodite et minerve se crêper le chignon
et discuter de téléromans sous le séchoir
laissons taweskare jouer au bingo
et tsentsa fumer en cachette
des calumets de contrebande

des dieux
il ne faut regretter que le silence
qui est le seul vrai cadeau
qu'ils nous ont jamais légué
et le seul souvenir d'eux
qu'on doit garder
le silence
et peut-être aussi
le simple geste de les vénérer
de fermer les yeux sur soi
de construire des temples
même si on n'en connaît pas le locataire
même s'il ne nous a jamais été révélé
et ne répond pas au téléphone
qu'il est éternellement sous la douche
ou se remet d'une dure journée
dans le jacuzzi glauque d'un bénitier

dans ma maison
je construirai partout des temples
je chercherai des ruines assyriennes dans mon sous-sol
des vidéocassettes mayas
des machupicchus oubliés
dans l'herbe à poux des terrains vagues
des perroquets étrusques
dont je transcrirai le cri
je laisserai des autels microscopiques s'installer un peu partout
je souhaiterai que l'on pleure
si quelque chose venait à les détruire
même s'ils sont inhabités

j'essaierai d'être toscan